



PHOTO
JACQUES
GRENIER

Steven Blyer
montre des
photos
prises de lui
au camp
d'Auschwitz,
où il se
trouvait à
l'âge de 14
ans.

Auschwitz à 14 ans

Le camp de la mort d'Auschwitz, le plus grand centre d'extermination des Juifs d'Europe organisé par les nazis, commençait à être « évacué », le 18 janvier 1945, il y aura tout juste 50 ans demain. Entre juillet 1942 et cette date, plus d'un million de personnes, des Juifs pour la plupart, y ont trouvé la mort. Dans ce premier article d'une série qui en comprendra trois, Steven Blyer raconte les derniers jours du camp où il a survécu six mois, alors qu'il n'avait que 14 ans.

-1-

STÉPHANE BAILLARGEON
LE DEVOIR

L'an dernier, Steven Blyer est entré dans une librairie montréalaise et a immédiatement remarqué l'album *Auschwitz, a History in Photography*, récemment sorti des presses d'une maison d'édition polonaise. Il a lentement feuilleté le gros livre, puis, tout d'un coup, en regardant la page 105, il a ressenti comme une décharge électrique qui l'a fait vaciller: il était là, sur la photo prise il y a un demi-siècle, après la libération du camp de la mort par les soldats de l'Armée russe.

À vrai dire, M. Blyer n'a pas vraiment reconnu cette image d'un autre lui-même de 14 ans, plus mort que vivant, le crâne rasé, le corps décharné à l'extrême. Mais le « numéro » que les SS lui avait fait tatouer sur le bras (B14615) et qui accompagne son « portrait en squelette », comme il le dit lui-même, ne permettait pas de douter.

« Il y a des hasards troublants dans la vie et des histoires comme celle-là, nous sommes des dizaines de survivants à pouvoir en raconter », commente

VOIR PAGE A8: AUSCHWITZ

AUSCHWITZ *L'enfer*

SUITE DE LA PAGE 1

maintenant M. Blyer, rencontré en entrevue dans les locaux du Centre commémoratif de l'holocauste, chemin de la Côte Sainte-Catherine, à Montréal. «Je ne cherche pas à expliquer ce genre de chose. Mais je suis content que cette photo existe comme preuve supplémentaire de ce que j'ai vécu, de ce que des hommes ont fait à d'autres hommes.»

La vérité, c'est qu'il a subi l'enfer et rien de moins. Steven Blyer est né en 1930, à Komadi, une petite ville de Hongrie, où vivaient alors une soixantaine de familles juives. Son père était commerçant et la famille Blyer, qui ne comptait que deux enfants, a vécu «assez confortablement», même pendant les premières années de la Deuxième Guerre mondiale. «On subissait des discriminations et des attitudes antisémites», se rappelle-t-il en évoquant par exemple les *numerus clausus* dans les universités, «mais cela n'avait rien à voir avec ce qui se préparait».

Le processus d'exécution froide et bureaucratique mis sur pied par l'Etat allemand a rattrapé les quelque 725 000 Juifs de Hongrie en 1944. En juin, tandis que son père et son frère aîné étaient réquisitionnés pour du travail forcé, Steven et sa mère ont été forcés de se déplacer à une cinquantaine de kilomètres de leur village, dans un ghetto, comme des milliers d'autres Juifs de leur région. On les a installés dans une immense écurie, puis, au bout de trois semaines, on leur a annoncé que le lendemain ils seraient «transportés vers l'est». «Je ne peux pas dire que personne ne savait ce qui nous attendait, dit-il. Mais je sais qu'en général, nous ne savions pas. Sinon, on n'aurait pas pris le train.»

Le voyage a duré trois jours et trois nuits, à 90 ou 95 dans des wagons à bestiaux, sans ravitaillement, sous la canicule. Puis, le train a ralenti et a amorcé des manœuvres complexes. «J'ai regardé par une fente, se rappelle M. Blyer. J'ai vu un panneau qui annonçait qu'on arrivait à Auschwitz. Presque tout le reste du voyage est sorti de ma mémoire, même les discussions avec ma mère, que j'adorais. Mais ça, je m'en souviens encore.»

Le long train s'est arrêté. Les portes ont été déverrouillées par des hommes en habits rayés qui criaient à Steven, à sa mère, et aux autres de sortir en toute hâte et de se placer en rang, les hommes d'un côté, les femmes et les enfants de l'autre. Il faisait jour. Au loin, des gardes et des officiers SS s'approchaient. «Ma mère m'a poussé du côté des hommes. Je ne sais pas pourquoi. Après, elle est partie et je ne l'ai jamais revue.»

Mme Blyer a été gazée quelques heures plus tard avec plus des trois-quarts des milliers de Juifs arrivés ce jour-là à Auschwitz. En quelques mois, plus de 438 000 Juifs hongrois ont subi le même sort. Au total plus de 1,1 million de personnes ont péri dans cette «usine de la mort» (dont plus de 90 % de Juifs).

Steven Blyer, lui, a échappé à la chambre à gaz et au four crématoire quand le tristement célèbre Docteur Mengele, le SS responsable des «sélections», l'a désigné avec d'autres pour devenir un esclave de l'immense complexe de 42 kilomètres carrés de Auschwitz-Birkenau. Il n'avait pourtant que 14 ans. «J'étais assez grand et assez fort, c'est peut-être pour ça qu'il m'a choisi», songe-t-il en rappelant qu'il pesait 60 kilos à son arrivée au camp et deux fois moins six mois plus tard, à sa libération.

Pendant ce temps, le jeune Blyer a été employé à toutes sortes de travaux, 12 heures par jour, avec comme seule nourriture un peu de soupe claire et un pain. Il se



Scène du ghetto de Varsovie.

PHOTO ARCHIVES

rappelle par exemple avoir déchargé des pommes de terre d'un train avec d'autres jeunes de 13 à 16 ans. «Les SS lâchaient leurs chiens sur nous pour s'amuser, dit-il. Ils venaient nous mordre puis les gardes les arrêtaient. C'était horrible, mais on pensait à voler les patates.»

En décembre 1944, le jeune Blyer s'est gelé les deux pieds et s'est retrouvé dans la baraque servant d'hôpital. Environ trois semaines plus tard, le 18 janvier au matin, tous les prisonniers capables de se tenir debout ont commencé à évacuer le camp sous la garde des SS qui fuyaient avec leurs esclaves à l'approche de l'Armée rouge. 58 000 squelettes ont entrepris cette «marche de la mort» vers d'autres camps de l'ouest, dans des conditions effroyables, qui ont fait périr la majorité d'entre eux.

Steven Blyer n'était pas du nombre. On l'a laissé dans son «hôpital» avec 7000 autres invalides que les Allemands ont voulu faire périr par le feu, en incendiant les baraques du camp, mais sans succès. Les soldats russes sont arrivés à Auschwitz le 27 janvier 1944.

M. Blyer est resté trois mois dans un «vrai» hôpital aménagé par les médecins communistes. «Je suis parti quand mes forces sont revenues, dit-il. Je suis rentré en Hongrie de la même façon, en wagon à bestiaux. Mais il n'y avait que 5 ou 6 personnes dans le mien, des Gitans, et j'étais le seul Juif.»

Steven Blyer est arrivé au Canada en 1951, avec son frère. Il est architecte. Il s'est marié et a eu deux enfants. «On me demande souvent combien j'ai perdu de membres de ma famille, dit-il en conclusion. Je ne sais pas. Des dizaines et des dizaines de personnes, des bébés et des vieillards, tous ont été gazés, parce qu'ils étaient Juifs (...) Moi, je témoigne pour que l'on n'oublie pas. Il ne faut jamais oublier. Parfois je pense que ce n'est pas réel ce qui m'est arrivé. Et c'est toujours difficile d'accepter que cela s'est vraiment produit. Mais, au fond, on ne peut pas expliquer ce qu'on a vécu. Les mots sont insuffisants. Le langage courant ne peut pas traduire cette réalité.»

Demain: Dans le deuxième article de la série, on examinera le rôle de Montréal comme «centre du souvenir», où vivent plus de 6000 survivants de la Shoah. On examinera aussi l'utilisation idéologique de la «mémoire d'Auschwitz», notamment par le gouvernement communiste polonais, et encore de nos jours, alors qu'on se prépare à célébrer le cinquantième anniversaire de la libération du camp.